



EVA JOSPIN

***Au milieu du chemin***

LUCA AVANZINI  
RENÉ DE CECCATTY  
LAURE VASCONI

# Au milieu du chemin

LUCA AVANZINI

*Nel mezzo del cammin di nostra vita  
mi ritrovai per una selva oscura,  
ché la diritta via era smarrita.*

*Au milieu du chemin de notre vie,  
ayant quitté le chemin droit,  
je me trouvais dans une forêt obscure<sup>1</sup>.*

Dante Alighieri, *Divina Commedia*, 1307-1321

---

**L**e voyage mis en scène par Dante dans la *Divine Comédie* prend naissance au cœur d'une forêt. Ayant perdu son chemin, le poète est immergé dans l'obscurité d'un bois « sauvage, épais et âpre<sup>2</sup> ». Lieu de l'égarement, la forêt est le point de départ d'une quête intérieure – à travers l'Enfer, le Purgatoire puis le Paradis – qui lui permet de regagner le monde des vivants. Amorce d'un voyage initiatique, l'*incipit* du poème est aussi la porte d'entrée de l'exposition que le centre culturel Jean-Cocteau des Lilas consacre au travail d'Eva Jospin.

1. Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, traduction de Félicité Robert de Lamennais, Paris, Didier, 1863, p. 219.

2. *Idem*.

Le motif de la forêt est au cœur des recherches plastiques de l'artiste depuis plus de dix ans. Telle une obsession, Eva Jospin en étudie avec minutie les formes et la profondeur, en réalisant des œuvres qui interrogent sa force évocatrice. Il ne s'agit pas d'études sur le motif qui s'inspireraient des sciences botaniques, mais d'un travail qui assume une approche résolument poétique. À la manière de Dante, la nature qu'elle façonne dépeint un espace mental qui ébranle le spectateur, que ce soit par le truchement de la tridimensionnalité ou du simple crayon.

L'artiste restitue la puissance architecturale de la forêt dans des pièces monumentales en carton brut qu'elle découpe, superpose, ponce et cisèle pour créer des bois denses et intriqués en haut-relief. Parallèlement, ses dessins, à l'allure de frises labyrinthiques,

esquissent des silhouettes d'arbres, rochers et sous-bois dans un paysage onirique dont la légèreté et l'entremêlement des traits constituent une atmosphère hypnotique. Ils tendent parfois vers la tridimensionnalité : par la superposition de papiers calques, l'artiste reproduit les jeux d'ombres des arbres et leur profondeur dans des dioramas sous verre. Tels des décors scéniques, ces paysages mystérieux, à la lisière entre peinture et sculpture, envoûtent le visiteur. Celui-ci se trouve ainsi immergé dans un environnement qui lui est à la fois extérieur et intérieur, en devenant acteur et spectateur d'une pièce théâtrale nourrie de son imaginaire.

Figuration en trompe l'œil autant qu'abstraction monochrome, la forêt-théâtre d'Eva Jospin interpelle simultanément la sensibilité et l'esprit du spectateur, ouvrant à des lectures antagonistes. Berceau de contes et légendes, la forêt reflète à travers la subjectivité de nos émotions et expériences un espace apaisant ou terrifiant, de perte ou d'exploration. Dénrée marchande, elle est aussi un miroir sociétal, incarnant tantôt le sauvage face à la rationalité de la *polis*, tantôt la structuration politique des marges et des pensées alternatives à la « sauvagerie » urbaine – des bandits trouvant refuge dans les

bois aux expériences militantes des ZAD, en passant par les réflexions sur l'autarcie du philosophe D.H. Thoreau<sup>3</sup>. L'œuvre est « ouverte », écrit Umberto Eco<sup>4</sup>, et le spectateur en est le scénariste.

Le choix du carton, matériau modeste que l'artiste récupère et transforme en œuvre, est également signifiant. Dans la lignée de l'Arte Povera, il témoigne d'un questionnement sur le temps, à plusieurs échelles. De l'arbre au carton, du carton à l'arbre, Eva Jospin instaure une réflexion poétique sur la transformation de la nature par l'Homme, en renversant son cycle de production. Ainsi, comme Giuseppe Penone recherche l'âme de l'arbre en creusant des poutres, l'artiste retrouve la profondeur de la forêt dans un matériau qui, produit industriellement, en émane et en incarne l'exploitation. Emblème d'une société de la consommation immédiate et du libre-échange, le carton-colis se plie au temps long de la création artistique et s'inscrit dans une iconographie séculaire. D'Amazon à l'Amazonie, les forêts en carton d'Eva Jospin, à la manière des architectures

---

3. Henry David Thoreau, *Walden*, Paris, Editions Gallimard, 1922.

4. Umberto Eco, *Opera aperta*, Milan, Bompiani, 1962.

éphémères baroques<sup>5</sup>, jouent sur ces raccourcis temporels et sur l'artifice du trompe l'oeil pour exprimer la fragilité de la relation qui lie l'homme contemporain à la Nature.

Dans la continuité de cette réflexion, l'artiste a plus récemment utilisé le carton, non plus en haut-relief mais en creux, comme matrice pour mouler des œuvres en bronze, en béton ou en résine. La fragilité du carton laisse alors place à des réalisations qui fossilisent la précarité dont il est porteur. Il en résulte des forêts en bronze qui semblent carbonisées, figeant l'actualité écologique sous une patine noire dont la force dramatique évoque la *Porte de l'Enfer* de Rodin. L'artiste approfondit ce jeu sémantique, fondé sur le choix des matériaux, par une réflexion sur la géologie de notre temps. Ainsi, elle réinterprète les jardins baroques italiens en créant des grottes artificielles moulées

dans le béton. Par une démarche similaire, elle laisse entrevoir, dans une série de murs minéraux en résine, l'empreinte de leur matrice, devenue coupe stratigraphique de l'Anthropocène<sup>6</sup>.

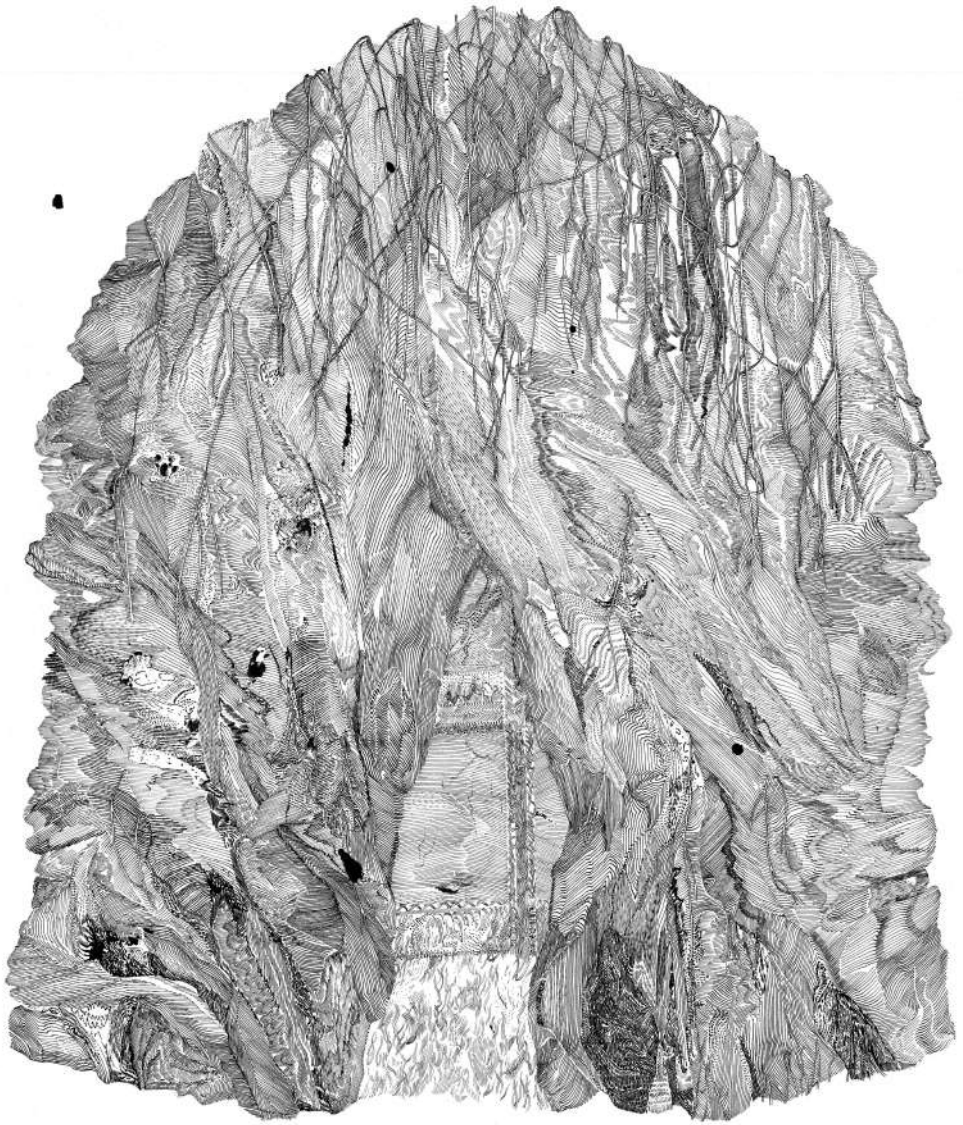
Tel le poète Virgile permettant à Dante de retrouver sa voie, l'œuvre d'Eva Jospin ouvre le chemin d'une quête à la fois individuelle et collective, intime et politique. La nature qu'elle redessine, dispositif à rêves et miroir de l'homme, constitue le point de départ et le décor de cette invitation au voyage.

---

5. En Italie, au XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, se développe la pratique d'une architecture éphémère constituée de décors spectaculaires installés, le temps de festivités, au sein d'édifices ou dans l'espace urbain. Expressions de la magnificence du pouvoir, ces structures en incarnent aussi la fugacité par leur caractère temporaire.

---

6. L'Anthropocène, soit l'Ère de l'Homme, décrit, dans la chronologie de la géologie, l'époque de l'histoire de la Terre caractérisée par une incidence irréversible des activités humaines sur l'écosystème terrestre.



## ***Ce que dit l'arbre sec***

RENÉ DE CECCATTY

**A**u treizième chant de l'Enfer, Dante et Virgile tombent sur un bois qui ressemble à ceux qui naissent de l'imagination et des mains d'Eva Jospin :

*Nessus n'était pas arrivé  
Sur l'autre bord, quand on entra  
Dans un bois sans aucun sentier.*

*Arbres noirs plus que verts, rameaux  
Nouveaux et tortueux, sans fruits,  
Des branches mortes vénéneuses :*

*Les prédateurs qui fuient les champs  
À Cornet près de la Cécine,  
Hantent des ronces moins touffues<sup>1</sup>.*

On est là au septième cercle, plus ou moins au premier tiers de la traversée de l'Enfer. Les péchés qui y sont punis sont loin d'être les plus graves, puisque la gravité des fautes et la cruauté des peines sont progressives dans le voyage du premier cantique. La dernière étape, tout au fond du trou, est consacrée aux traîtres de leurs bienfaiteurs, qui ont donc commis le crime

impardonnable, le pire aux yeux de Dante, et concerne en grande majorité les hommes politiques. Ici, au treizième chant, on se trouve parmi les violents : après ceux qui ont exercé la violence contre autrui (les tyrans), viennent, plus fautifs, les violents contre eux-mêmes (les suicidés) et viendront, plus criminels encore, les violents contre Dieu (les blasphémateurs) et les violents contre la nature (les sodomites). À l'égard de ces derniers Dante manifesterait toutefois une indulgence que ne partageait pas avec lui alors l'Église pourtant largement représentée par cette catégorie de pécheurs, parce qu'ils comptent parmi eux son maître Brunetto et que « la liste en est trop longue », surtout parmi les clercs, fait-il dire ironiquement à son ami, et que « pour certains mieux vaut se taire ».

Mais en ce qui concerne les violents contre eux-mêmes, Dante décrit donc un bois plus hostile encore que celui, « plus amer que la mort même », qui introduit son poème. Et c'est à ce bois de ronces sèches, d'épines, de branches tortueuses

---

1. Les citations de la *Divine Comédie* sont traduites par René de Ceccatty (Collection « Points Poésie », 2017).



et suppliciées que l'on pense en découvrant les œuvres d'Eva Jospin, qui, explicitement, se réfère à Dante.

L'écrivain japonais Kenzaburô Ôe, prix Nobel de littérature en 1994, aime à citer Dante. Au point qu'il a fait de certains vers les tampons de ses dédicaces. En général il s'en tient au début du Purgatoire :

*Pour voguer sur des eaux meilleures  
La nef de mon génie, laissant  
D'atroces mers, lève les voiles.*

*Je chanterai cet autre règne  
Où l'esprit des hommes s'amende,  
Devenant digne de monter.*

*Renaissè ici la poésie  
Morte ! Muses, je suis à vous.*

Et à sa fin :

*Je suis sorti de l'eau sacrée  
Requinqué comme herbe au printemps  
Récupérant son vert éclat,  
Prêt à monter jusqu'aux étoiles.*

Or sa forêt de Shikoku, lieu natal et inspirateur de son œuvre entière, éveille en lui des souvenirs sylvestres plus sombres et plus enchanteurs en même temps. Dans *M/T et l'histoire des merveilles de la forêt*<sup>2</sup>, il évoque

les nombreuses légendes que lui rapportait sa grand-mère et, parmi elles, celle du « destructeur » qui, après sa disparition, laissa la forêt dévastée :

*Ce qui surprenait encore plus les villageois à présent réveillés, c'était la force de la forêt qui descendait jusqu'au lieu de vie, en dépassant le « chemin des morts ». Pendant ces trois années qu'ils avaient passées dans une rêverie et une inertie somnolentes — ils le voyaient maintenant de leurs yeux grands ouverts —, le lierre avait recouvert leurs maisons, d'innombrables champignons avaient poussé jusque sur les piliers intérieurs, les puits étaient à sec, ceux qui ne l'étaient pas avaient une eau trouble et non potable : ils n'avaient survécu que grâce à l'eau qui leur parvenait par le canal démantelé de la forêt.*

*En outre, les arbres à kakis, les poiriers, les châtaigniers, les pruniers que le « destructeur » n'avait cessé d'améliorer depuis la fondation du village étaient redevenus des arbres sauvages qui ne portaient que des fruits rabougris, durs et petits. Il en était de même pour le riz et l'orge. Dans la vallée et dans les « faubourgs », les gens n'avaient d'autre alternative que de travailler dur pour sauver leur ravin de la force envahissante de la forêt.<sup>3</sup>*

Cette image d'un retour à la sauvagerie et d'une invasion de

2. M pour « matriarche », T pour « trickster », le « farceur » ou « décepteur » de plusieurs mythes étudiés par les ethnologues auxquels Ôe emprunte certaines analyses anthropologiques.

3. Traduit par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty, Paris, Gallimard, 1989, « Folio », 2016, p. 143.

forces archaïques et anarchistes symbolisées par les arbres desséchés correspond bien à la traversée qu'à son tour nous propose Eva Jospin. L'austérité et la précision de ses créations, qu'elles prennent la forme de décor en carton, de boîtes de verre renfermant des scénographies à trois dimensions, par plaques transparentes, ou de dessins à l'encre ou au crayon, ne sont pas cependant rébarbatives, parce qu'elles deviennent, comme chez Dante ou chez Ôé, une rêverie, une promenade intérieure, un tourment cérébral, une suffocation, mais onirique.

Ces arbres secs viennent aussi d'un autre Japon, celui du zen pour lequel ils sont l'origine même de l'éveil, alors qu'ils semblent en exprimer le contraire :

*« Y a-t-il le rugissement du dragon même dans un arbre sec ? Oui ou non ? » Le maître répondit : « Je dis que même dans un crâne de mort, il y a le rugissement du lion. (...) La forme, le propre, le corps et la forme de l'arbre sec sont, comme l'a dit un bouddha émérite, un tronc sec et, en même temps, un tronc non sec. Il s'agit d'un arbre dans la gorge d'une montagne et, en même temps, d'un arbre dans un village. Les arbres des gorges des montagnes, ce sont les pins et les chênes. Les arbres des villages, ce sont les hommes. De la racine surgissent les feuilles : ce sont les bouddhas*

*émérites. Et tout cela renvoie au noyau : ce sont les études. »<sup>4</sup>*

Les arbres secs nous parlent, comme dans le treizième chant de l'Enfer. Lorsque Dante tend la main pour arracher une brindille de mûrier, il entend un hurlement surgir d'entre les ronces : « Tu me déchires ! » Et déjà « un sang brunâtre » coule entre les rameaux. Et une voix dit :

*« Nous étions hommes et sommes ronces.  
Ton âme serait plus pieuse  
En tranchant l'âme d'un serpent ! »*

*Comme un brandon qu'on brûle vert  
D'un côté et qui geint de l'autre  
Dont souffle une fumée qui vole,*

*Ainsi du bois brisé sortaient  
Du sang et des mots. Je lâchai  
La branche, saisi d'épouvante.*

Oui, nous étions hommes et sommes ronces. Entendons-nous autre chose en contemplant les entrelacs labyrinthiques des branches, des troncs, des feuilles sèches d'Eva Jospin ?

*Uomini fummo, e or siam fatti sterpi...*

4. Dôgen, « Ryûgin, Le rugissement du dragon », Shôbôgenzô, traduit par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty, Paris, La Différence, 1980, p. 87.



# *Les forêts rêvées d'Eva Jospin*

LAURE VASCONI

*Mais alors, dit Alice, si le monde n'a aucun sens, qui nous empêche d'en inventer un ?*

Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*, 1865

---

**Q**uand on entre dans l'atelier d'Eva, une sensation de merveilleux nous empare.

On pénètre dans un autre monde, végétal et silencieux, un temps d'arrêt s'impose à nous comme une invitation au rêve pour observer ces forêts à l'échelle un.

D'atelier en atelier, d'année en année, ses œuvres ont grandi.

J'ai pu voir cette évolution, la regarder faire, puis saisir quelques-unes de ses dernières créations.

Ces photographies sont une manière de suivre son processus de création mais aussi d'être témoin

d'une œuvre qui se crée. Telle une archéologue, j'explore pour découvrir des œuvres qui, sorties du carton, de la résine, du béton ou du bronze, apparaissent.

Le choix du noir et blanc renforce cette idée de recherche et documente le travail, telle une archive.

Eva fait corps avec ses œuvres : elle attaque le matériau brut qu'elle chevauche en mettant ses pans de forêts au sol, puis elle brode chaque détail avec ses doigts d'orfèvre, elle orne chaque branche, feuillage ou roche et, du brut au détail, déploie sa forêt selon son désir.

Puis elle la dresse et se met à ses pieds pour l'ancrer dans le sol. Elle entretient un rapport extrêmement fort et charnel avec ses créations qui la ramènent sans cesse à la nature,

mais c'est surtout dans un monde  
« désiré » qu'elle souhaite nous  
emmener.

C'est en s'approchant et en  
s'arrêtant qu'on voit la richesse des  
détails, c'est aussi ce qu'on voit  
dans son atelier quand elle prend  
un fil d'étain ou un coquillage, une  
pomme de pain, une roche qu'elle  
va mouler et qui viendra orner  
ses forêts, ses grottes, ses jardins  
imaginaires.

Elle pousse le rêve jusqu'à imaginer  
un jardin brodé main, puis elle  
va plus loin : elle fossilise des  
morceaux de forêt – la matrice de  
son œuvre – en les figeant dans la  
résine, le béton ou plus récemment  
le bronze, telle une empreinte.

Eva sublime la Forêt et nous invite  
à une méditation sur une certaine  
beauté du monde.



Edition réalisée à l'occasion de l'exposition

## **Eva Jospin, *Au milieu du chemin***

Organisée par le centre culturel Jean-Cocteau, Ville des Lilas (93)

DU 9 OCTOBRE AU 14 DÉCEMBRE 2019

À l'espace culturel d'Anglemont

**DIRECTION :** Simon Psaltopoulos

**COMMISSARIAT :** Luca Avanzini  
([lucaavanzini@leslilas.fr](mailto:lucaavanzini@leslilas.fr))

**ADMINISTRATION :** Daniel Dely

**MÉDIATION :** Aurélie Brame

**DIRECTION TECHNIQUE :** Claude Raimundo

**RÉGIE ATELIERS :** Yannick Hermann

### **EVA JOSPIN REMERCIE PARTICULIÈREMENT :**

Luca Avanzini, Daniel Dely, Emerige, Camille Falque Maire-adjointe à la culture, Monsieur le Maire des Lilas Daniel Guiraud, Simon Psaltopoulos, Claude Raimundo

### **EVA JOSPIN ET LE CENTRE CULTUREL JEAN-COCTEAU ADRESSENT LEURS CHALEUREUX REMERCIEMENTS À :**

Karen Chastagnol, Claude d'Anthenaise, René de Ceccatty, Maro Haas, Antonio Interlandi, Patrick Giraud-Lagier, Mélanie Guilleux, Danièle Kapel-Marcovici, Delphine Kerleau, Marie Mur, Elodie Ponsaud, Suzanne Tarasiève, Alice Vaganay, Laure Vasconi

Le service communication de la Ville des Lilas : Christophe Lato, Marion Peyre, Thierry Chauvin  
Le service imprimerie de la Ville des Lilas : Thierry Bollé



Avec le partenariat de :



**SUZANNE TARASIEVE PARIS**

Les ateliers municipaux : Jacques Mauries, Yannick Hermann, Jean-Pierre Blouche, Pascal Hemmer, Eric Kargès, Olivier Martin

L'équipe d'accueil et de surveillance d'Anglemont : Yannick Moutet, Farid Abaab, Charles Amsellem, Christopher Beaubrun, Karim Djerboua, Karine Heuser, Patricia Seignot

La Bibliothèque André-Malraux des Lilas : Valérie Merville, Fanny Bernard, Mylène Carbonnier, Jeanne Chaize, Sabrina Derris, Fanny Durand, Mélanie Geron, François Marzloff

### **VISUEL DE COUVERTURE DE LA BOÎTE :**

**Mur minéral** (détail), résine, 250 x 350 x 6 cm, 2019 (photographie © Laure Vasconi)

### **IMAGES DU LIVRET (par ordre d'apparition) :**

**Grotto**, mine de plomb sur papier, 76,5 x 57 cm, 2017 ; **Grotto**, mine de plomb sur papier, 75,5 x 57 cm, 2016 ; **Grotto**, mine de plomb sur papier, 76,5 x 57 cm, 2017

### **CONCEPTION GRAPHIQUE :** Maro Haas

### **PHOTOGRAPHIES :**

Laure Vasconi (images en N/B), Élodie Ponsaud (images en couleur)

### **IMPRESSION SUPPORTS :** Thierry Bollé

**IMPRESSION BOÎTE :** RAJA - Service impression personnalisée et sur mesure



